

Le maquis de Sade :
Rencontre avec Pierre Leroy,
V.I.P. du groupe Hachette et
bibliophile. Page IV.

Anne F. Garréta et les genres :
La romancière a lu «Gay New York»,
de George Chauncey. Page VIII.

Livres

GIACOMO LEOPARDI

Zibaldone
Traduit de l'italien, présenté et annoté par Bertrand Schefer.
Allia, 2398 pp., 40 € (prix de lancement).
Discours sur l'état présent des mœurs en Italie
Traduction d'Yves Hersant, introduction de Novella Bellucci,
édition et notes de Marco Dondero, bilingue. Les Belles Lettres,
130 pp., 22 €.

«**D**ouce et claire est la nuit, sans un
souffle,
Et calme sur les toits, au-dessus
des jardins,
La lune repose et révèle, sereines,
Les montagnes au loin...» (1)

En regardant à l'est, on verrait de jour le Monte
Conero naufrager dans l'Adriatique. Au-delà,
est enchâssée Ancône. En deçà, à partir des
plages étroites de Sirolo, Numana ou
Portorecanati, le pays grimpe en douceur de
coteau en coteau, se repose sur les «balcons des
Marches», Osimo, Castelfidardo, Offagna. ●●●

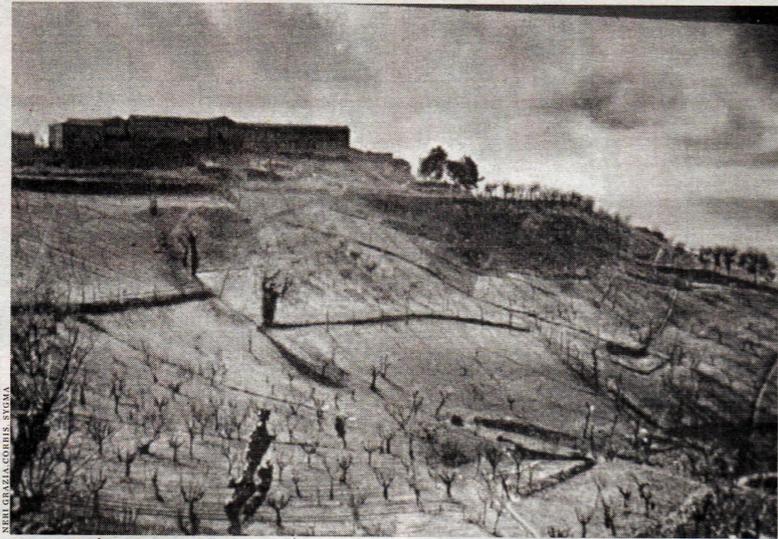
LE CHAOS Leopardi

**Première
mondiale:
la traduction
intégrale du
«Zibaldone»,
le gisement
d'idées du plus
grand poète
italien depuis
Dante.**

Giacomo
Leopardi sur son
lit de mort.
Huile sur toile de
Ciaranfi (1898).

Un entrepôt de la pensée, un laboratoire aux dimensions

●●● Recanati, et poursuivit, plus àprement, vers «les montagnes au loin», la dorsale blanche des Appennins. A la fin du XVIII^e siècle, Recanati devait compter, éparpillées de la colline à la mer, moins de quinze mille âmes. C'était un «bourg sauvage», isolé, aussi éloigné de Rome que de Milan. Annexées depuis 1532 aux Etats pontificaux, les Marches étaient piétinées par toutes les soldatesques, espagnoles, autrichiennes, françaises. Lorsque Napoléon traversa à cheval Recanati, le comte Monaldo Leopardi fut l'un des rares à rester cloîtré en sa demeure. Profondément réactionnaire, fidèle au pape, le comte assistait depuis des années, entre rage et résignation, à l'érosion de «son» monde, fait du respect de la hiérarchie et de la soumission aux valeurs chrétiennes. Bibliophile passionné, écrivain féru d'histoire et de philosophie, gouverneur du pays, il ne sortait qu'en habit de parade, pour appeler «des révérences encore plus marquées», de la part du peuple. A sa femme Adélaïde, marquise d'Antici, revenait l'économie, la gestion du patrimoine familial et des affaires domestiques. C'était une femme dure, taciturne, fermée à toute manifestation de tendresse, toujours prête à brandir la croix contre les diables du plaisir, une bigote, capable, écrira son fils, d'envier «intimement et sincèrement» ces parents «qui perdaient leurs enfants jeunes» parce que ceux-ci «étaient montés au ciel sans connaître le danger». Le fils, Giacomo, naît le vendredi 29 juin 1798. Viendront ensuite Carlo, Paolina, Luigi, et, plus tard, Pierfrancesco, qui continuera la lignée.



De gauche à droite: les alentours de la demeure des Leopardi, l'église de Recanati, la chambre du poète à la Villa delle

«Encre de couleur bure...»

De Giacomo Leopardi paraissent aujourd'hui les *Discours sur l'état présent des mœurs en Italie* et, surtout, le *Zibaldone*. Écrit probablement en mars 1824, en même temps que les premières *Petites Œuvres morales*, le *Discours* décrit la condition culturelle et psychologique et l'Italie et des Italiens. Leopardi y fustige l'anomalie morale que représente son pays, qui n'a pas de société, qui possède des usages ou des habitudes plutôt que des mœurs, qui, rongé par le cynisme, se s'est «civilisé» que de façon chaotique et incomplète, en se déracinant des fondements de la morale antique mais sans leur substituer les principes de vie sociale et civile sur lesquels reposent la France, l'Allemagne ou l'Angleterre. De cet ouvrage, on disposait déjà d'une traduction française (Michel Orce), publiée en 1993 chez Allia. La présente édition vaut néanmoins par son appareil critique, notamment la très longue «Note philologique» de Marco Dondero, si hallucinante de précision qu'elle va, pour étudier la datation, les variantes ou les correspondances avec d'autres écrits leopardiens, notamment le *Zibaldone*, jusqu'à analyser sur le manuscrit le filigrane du papier, la forme calligraphique de la jambe des «g» ou l'encre utilisée («encre de couleur bure, trait assez appuyé; utilisée de la ligne 18 du f^o 22r à la ligne 14 du f^o 26r...»). Mais l'événement éditorial, et culturel, est, sans conteste, la traduction, par Bertrand Schefer, du *Zibaldone*: une première mondiale.

A 10 ans, Leopardi élit domicile dans la riche bibliothèque de son père: il y travaille sans trêve, «à genoux devant sa petite table, pour pouvoir écrire jusqu'à l'ultime instant, avant que la bougie ne s'éteigne».

Des extraits du *Zibaldone* ont été publiés en France. Nul cependant ne pouvait raisonnablement penser – aujourd'hui on a presque «tout Leopardi», mais, il y a encore une quinzaine d'années, «le plus grand poète que l'Italie ait connu depuis Dante» reposait dans le plus profond oubli – que cette œuvre immense serait un jour traduite dans son intégralité, parce qu'elle est proprement «intraduisible», et, même dans sa langue, «inqualifiable», incomparable, au sens strict. Du simple mot *zibaldone* il n'est guère aisé de donner un équivalent: anciennement, il indiquait une boisson faite d'ingrédients divers (se confondant ainsi avec *zabaione*, sabayon), puis a signifié mélange tout court, salmigondis, et par dérives successives miscellanées, recueil, cahiers. Aujourd'hui, en italien, il

évoque avant toute chose... le livre de Leopardi! Ni un journal, ni des «Cahiers» à la Valéry, mais un «chaos écrit», un entrepôt de la pensée, un labyrinthe, un chantier maritime, une encyclopédie qui au lieu de se fermer en cercle s'ouvrira à tous azimuts, un grenier dans lequel sont rangés tous les matériaux pour faire l'objet, plus tard, d'une réélaboration littéraire ou philosophique, un gisement dont il faut des mois, des années pour faire le tour ou sonder les profondeurs, un laboratoire aux dimensions quasiment monstrueuses, qui n'a pas d'équivalent dans la littérature mondiale. Le poète le rédige à intervalles plus ou moins réguliers de juillet 1817 – il a alors 19 ans – à décembre 1832. La plus belle saison est celle des années 1820-1823. Leopardi venait d'écrire *l'Infinito* – les plus célèbres vers de toute la littérature italienne – et rédigeait la plupart de ses «Canzoni», ainsi que les «Idylles»: en 1821, il emplit mille huit cent cinquante-trois pages du *Zibaldone*, en 1822 trois cent quarante-six, en 1823 mille trois cent quarante-quatre... Même lorsqu'il n'y touchera plus (une demi-page en 1931, une page en 1832), il gardera toujours auprès de lui ce qu'il intitule lui-même le «*Zibaldone de mes pensées*», qui comprendra au final quatre mille cinq cent vingt-six feuillets. Au soir de sa courte vie, il le confiera à son plus cher ami, Antonio Renieri. C'est sous l'égide d'une commission nationale présidée par le poète Giosue Carducci qu'il sera publié à Florence en 1898, chez Félix Le Monnier, sous le titre *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura*. Monaldo Leopardi veillait personnellement à ce que, confiée à un abbé et au chapelain de la maison, l'éducation de ses enfants fût parfaite. Il les soumettait à d'intensifs programmes d'études et contrôlait l'acquisition des connaissances par des «tests» de son invention, ou des jeux de théâtre au cours desquels Giacomo, Carlo et Paolina, sur scène, devant parents ou amis, devaient traiter en latin des questions de rhétorique, de philosophie, de logique, de géographie, de religion ou de géométrie. Comme l'écrivit Sainte-Beuve, «le génie philologique se fit jour merveilleusement» chez Giacomo, «à l'âge où les autres en sont encore à rêver sur les bancs la dictée du maître». D'une sensibilité exacerbée, incapable d'insouciance, constamment «tenu» par les exigences de son père, blessé jusqu'à l'humiliation par la répression constante et ouatée qu'exerçait sa mère, pour une prière non dite ou un rire non retenu, Giacomo se réfugia de plus en plus dans ce «merveilleux» que l'on percevait par l'ouïe ou par la lecture (*Zib.* 1401). La vie au Palazzo Leopardi, la léthargie de Recanati, «peuplé de gens/rustres et vilis» pour qui «science et savoir» ne sont

que mots étranges», lui apparaissent comme «irréels» et il s'en échappe par une sorte de négation de la négation, en s'enfermant dans un autre monde, fait de rêves, d'ennui, de fantasia, dont la «fausseté» voulue annihilait la «vraie» fausseté. Il a juste 10 ans lorsqu'il élit domicile dans la richissime bibliothèque de son père: il travaille sans trêve, «à genoux devant sa petite table, pour pouvoir écrire jusqu'à l'ultime instant, avant que la bougie ne s'éteigne». De ce voyage au bout de la culture antique («sept années d'études folles et désespérées»), Giacomo ressortira «ruiné», la colonne vertébrale déviée, les yeux presque aveugles: «Je me suis abîmé misérablement et sans remède pour toute la vie, rendant mon aspect tout à fait vilain et hideuse cette partie de l'homme qui est la seule qu'en général on regarde.» A «neuf et neuf soleils», le «bossu de Recanati», que les enfants raillent, est un érudit: il sait le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'espagnol, a traduit les *Odes* et *l'Arts poetica* d'Horace, les *Idylles* de Moschos, le premier livre de *l'Odyssée*, le deuxième livre de *l'Énéide*, les fragments de Fronton, des extraits de *l'Archéologie romaine* de Denys d'Halicarnasse, écrit les premiers de ses poèmes, des tragédies, une *Histoire de l'astronomie*, achevé ses études philologiques sur la *Doctrina des hommes illustres* d'Hésychios de Milet et sur la *Vie de Plotin* de Porphyre qui vont bientôt le faire connaître en Europe.

«Trainer sa vie avec les dents»

Giacomo Leopardi quitte pour la première fois Recanati le 17 novembre 1822 et, définitivement, le 29 avril 1830. Il séjournera à Rome, Bologne, Pise, Florence, Milan et, à Naples, où il mourra le 14 juin 1837. Il écrit *l'Infinito* en 1819, rédige les *Chants* entre 1818 et 1823, puis connaîtra une nouvelle «saison miraculeuse»: en 1829, où il compose entre autres le *Repos après l'orage*, le *Samedi du village* et le *Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie*, l'une des plus déchirantes expressions du mystère et de la douleur universelle, dont Nietzsche s'inspirera dans la seconde *Inactuelle*. Toujours souffrant, ne connaissant de l'amour que la déception, ne voyant d'autre bonheur que l'illusion, conscient que jamais ni le regard, ni la voix, ni l'existence elle-même ne peuvent se porter sur la réalité mais seulement l'effleurer dans son irréversible disparition, il n'arrêtera jamais de «trainer sa vie avec les dents». La manière dont la poétique leopardienne a transposé ou transmué cette présence de Leopardi à sa propre fragilité, lui faisant dire que «tout est néant», n'est pas facile à définir. Son œuvre a fait l'objet de milliers de lectures, de même que sa pensée philosophique, jamais exposée comme système, a été interprétée en

monstrueuses, sans équivalent dans la littérature.



Ginestre.

fonction de toutes les clefs possibles, romantique, matérialiste, existentialiste, heideggerienne, marxiste, nihiliste... Nietzsche comparait Leopardi à Goethe, d'autres ont en fait un Pascal, un Dostoïevski, un Montaigne, un Kierkegaard, un Schopenhauer... Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le «secret» de cette «poésie pensante» et de ce «penser poétisant» se trouve dans le *Zibaldone*. Tout y est: linguistique, philologie, philosophie, politique, esthétique, science, histoire, histoire littéraire, morale, petites notes, grands développements, art d'être malheureux, désir et «théorie des plaisirs», théorie formaliste de la musique, critique du christianisme, métaphysique de la nature, raison, machiavélisme de la vie sociale, hymne aux illusions, théorie de l'origine du langage, influence du climat sur la moralité des peuples, notes de la vie quotidienne, souvenirs, amour, ennui... Tout y est, mais comme sur un continent dont on aurait perdu toutes les cartes et les pancartes – sauf une, qui dirait: vous qui entrez ici, renoncez à trouver une sortie. Si «l'histoire de chaque homme contient toute l'histoire de l'esprit humain», et si Leopardi a fait «précipiter» toutes ses expériences de vie et d'écriture dans le *Zibaldone*, est-il d'ailleurs souhaitable de chercher une issue? On ne sait pas ce qu'on découvrirait. Peut-être, comme les génies, «le rapport constant des choses avec l'infini et avec l'homme»? Peut-être, comme les hommes ordinaires «que rien n'élève jamais», une vie de «plénitude sans substance», menant «de la naissance au tombeau par un chemin tranquille»? Oubien, comme «les philosophes et la plupart des hommes de sentiment», armés de la «funeste connaissance des choses», «de néant, levée, l'avantité des occupations humaines, des désirs, des espérances, (...) toutes les illusions de la vie sans lesquelles il n'est point de vie»?

Giacomo Leopardi arrive à Naples le 2 octobre 1833. C'est là qu'il écrit deux autres de ses poèmes les plus célèbres, le *Coucher de la lune* et le *Génet*. Et toi, souple genêt, Qui des buissons odorants Adorne ses campagnes dépouillées, Toi aussi tu succomberas vite A la cruelle force du feu souterrain... (2) Le climat, au début, lui fait du bien. Antonio Ranieri rapporte sa «folie des sucreries et des glaces». Il s'installe à la villa Ferrigni, sur les basses pentes du Vésuve, entre Torre del Greco et Torre Annunziata. L'hiver, la maison était glaciale.

R. M.

(1) Giacomo Leopardi, «Le soir du jour de fête», in «les Chants», traduction de Michel Orce (*L'Âge d'Homme* 1982). (2) Trad. M. Orce.

Continent «Zibaldone»

Il semblait impossible de traduire la somme de Leopardi. Bertrand Schefer l'a fait. Entretien.

Traduire le «Zibaldone» en entier! Qu'est-ce qui vous a poussé à cette «folie»? Je crois qu'une forme de légèreté et d'inconscience à gouverner une partie de ce travail. La folie est peut-être de ce côté-là, moins dans la somme de travail proprement dite que dans la façon dont on accepte de s'y lancer presque à l'aveugle. C'est certainement la seule façon d'avancer et de faire quelque chose, quoi qu'il en coûte lorsqu'on se retrouve au milieu des ennuis. On ne peut prendre la mesure d'une chose que lorsqu'elle est achevée, et même alors, elle reste toujours ouverte, à venir. Voilà ce qui libère le travail. Ce n'est donc pas un impératif historiographique ou académique qui pouvait motiver cette «folie», mais un projet plus intuitif, devenu personnel au fil des ans, l'excitation d'une découverte et d'une traversée, en aucun cas la morne tâche d'une exhumation.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées?

Le texte, qui multiplie les difficultés techniques dans le détail, est resté jusqu'à la fin invisible dans sa globalité réelle. Impossible ici de s'acclimater à la phrase changeante, à la pensée mobile, de naviguer dans la masse infinie des références sans se perdre, de suivre ou d'adopter d'emblée un rythme d'écriture, comme dans un roman ou un traité chapitré. Mais, au milieu de tout cela, le plus grand danger consistait à accepter de vivre plusieurs années avec un objet aussi vertigineux et de rejouer quotidiennement pour soi-même les manies, les errances, le désespoir de son auteur. Techniquement achevée, après bien des interruptions, la traduction m'a un peu déçu et laissé face à un vide absolu. J'ai haï ce

texte, puis je l'ai à nouveau aimé et j'ai tout refait, à la main, dans les marges des épreuves, huit mois durant. C'était la dernière ascèse nécessaire avant parution, la plus dure peut-être, l'été dernier, à Paris. Je me dis, un peu dramatiquement, qu'il faut en passer par là et j'ai même pensé un moment que la vérité du texte avait fini par me rattraper. Qu'il m'avait vaincu (et non l'inverse) en triomphant de moi pour me laisser enfin y mettre un point final. Qu'est-ce que cela a modifié de votre perception de Leopardi? Je préférerais dire que la lecture du *Zibaldone* m'a donné une autre perception de la poésie en général, mais aussi de la philosophie et de la littérature que j'y aperçois en amont, au moment crucial de leur conception, en cet instant où les questions se posent encore, où le plan n'est pas formé, ni la phrase arrêtée. Par ailleurs, il n'était pas réaliste d'envisager de publier ce livre parce qu'il était l'immense face cachée de la poésie leopardienne. Faire découvrir «l'autre Leopardi», c'était supposer ici une connaissance universelle du poète un peu fantasmée. C'est peut-être aussi ce type d'approche qui a tant ralenti, pour ne pas dire freiné et figé sa publication depuis plus d'un siècle. A force de vouloir suivre un ordre des raisons finalement absurde, on ne fait rien. Il faut renverser les choses et commencer par la fin, c'est-à-dire par le *Zibaldone*, qui est en un sens le véritable commencement... Une autre carrière lui est dévolue à présent, qui redonnera sans doute à toute l'œuvre un souffle nouveau. Les éditions partielles du «Zibaldone» n'étaient-elles pas suffisantes? Je pourrais faire une réponse de puriste sur la nécessité de la précision, de l'accès au texte original, des œuvres complètes,

ou encore déplorer les lacunes de l'édition française, la mollesse des institutions censées prendre en charge ce type de travail, accuser les dieux ou le catalogue de la Pléiade... A quoi bon? Si elles sont vraies à leur façon, ces considérations intéressent en fait peu de monde et sont très certainement inessentiels. Elles aussi finissent paradoxalement par retarder les choses. Nous lisons jusqu'à présent des recueils anthologiques du *Zibaldone* destinés à faire connaître la pensée de Leopardi, selon différents axes philosophiques (1). Quelques autres, chronologiques, donnaient l'image d'un Leopardi passé maître dans l'art de l'aphorisme nihiliste. Nous connaissons donc des parties de cette pensée, mais nous ignorions encore l'œuvre qui les portait et les motivait. Et cette œuvre a un fonctionnement autonome, un visage très différent et tout à fait inédit, une économie propre qui la conduit au sommet de la pensée, révélée ici plus que jamais dans sa faiblesse et son incertitude. Sans elle, nous visions les observations d'un poète, philosophe et moraliste de son XIX^e siècle, sans accéder à la profondeur temporelle qui les soutenait, sans être saisis par la violence sourde de cette réflexion intransigeante sur le langage même qui les énonçait et faisait entendre sa voix sur les ruines de la métaphysique. Nous pouvons voir à présent la main de Leopardi s'efforcer de fixer cette stupéfiante explosion des systèmes d'idées, et accompagner jour après jour ce continent à la dérive.

RECUEIL PAR ROBERT MAGGIORI

(1) «La Théorie du plaisir», «le Massacre des illusions», «la Théorie des arts et des lettres», par exemple, publiés aux éditions Allia dès 1993.